

Samia Sallem

Cargo Vie de Pascal De Duve : le sidéen aux yeux de l'Autre

PASCAL DE DUVE'S CARGO LIFE:

AIDS IN THE EYES OF THE OTHER

Abstract: This work aims to question the otherness perceived by the illness, the human weakness' death through *Cargo Life* by Pascal De Duve. The intolerant attitude accompanied with a hyperbolic discourse on the disease criticizes the collective imagination, nourished by experiences prior to the epidemic and misunderstanding or even a deformation that present the AIDS as a profane and dangerous figure, deserving his own death.

Keywords: Pascal De Duve; Cargo Life; Otherness; Homosexuality; AIDS; Stigmatization.

SAMIA SALLEM

Université de la Manouba, Tunisie
samia.sallem71@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinoux.2019.37.09

L'apparition du sida dans les années quatre-vingt du siècle dernier a ressuscité le souvenir traumatisant des grandes épidémies avec leur cortège d'effroi et de panique. Avec un taux considérable de morbidité et de mortalité, la maladie, à la lisière de l'intime et du collectif, désarme et déconcerte.

Devant le sidéen, menacé dans son intégrité corporelle et sa survie, le rapport à l'altérité est mis à l'épreuve. Le sida invite alors à repenser les représentations de l'autre et à interroger notre capacité de nous adapter aux exigences imposées par ce nouveau phénomène et de vivre ensemble en acceptant nos différences mutuelles.

Cargo Vie de Pascal De Duve s'inscrit dans cette perspective. C'est le journal intime d'un jeune sidéen, paru en 1993, l'année même de sa mort : « ceci est un journal de bord, ce sera aussi un journal de corps et un journal de cœur. On pourra le sous-titrer : vingt-six jours de crépuscule flamboyant d'un jeune homme passionné¹ ».

Le propos de cet article est de questionner l'altérité perçue sous l'angle de la maladie, de la mort et de la faiblesse humaine. Nous nous intéresserons particulièrement à l'expression de la stigmatisation du sidéen et ses soubassements ainsi qu'aux

répercussions de l'attitude discriminatoire sur le malade. Nous ne manquerons pas d'interroger également la valeur testimoniale de l'œuvre de Pascal De Duve.

Avant d'être confronté au regard de la société, le sidéen incarne déjà la figure de la dangerosité au sein même de « la communauté gay », soumise aux pressions sociales de l'époque. Pascal De Duve se trouve délaissé subrepticement par son amant à l'annonce de sa maladie. Le passage, en fait, de la séropositivité à la phase symptomatique ou active de la maladie suscite la panique chez E. :

La maladie, ma maladie, t'a fait fuir, suivant le principe de la méthode couard. Il est ignoble que, connaissant mon état, tu ne m'aies pas adressé le moindre petit mot, ni le moindre coup de fil. Il est vrai que tu faisais toujours comme si le sida n'existait pas. Le sujet était tabou. Alors il ne fallait surtout pas qu'E. en personne, fût associé de près ou de loin à un sidéen. (p. 75)

Au premier abord, l'attitude d'E. semble paradoxale puisqu'il est déjà contaminé et porteur du virus. Néanmoins, plusieurs facteurs s'entremêlent pour expliquer sa retraite et son mutisme. D'une part, le caractère tabou qui enveloppe la maladie l'accable du moment où s'impose une difficulté à divulguer sa vie privée relative, essentiellement, à une sexualité débridée. La période d'incubation est silencieuse et muette, pareille au secret du séropositif. Une fois le corps est attaqué par les infections opportunistes, annonçant le stade sida, les symptômes, devenus visibles, disent long sur la déchéance corporelle et trahissent toute tentative de discrétion.

Derrière cette fuite silencieuse, se cachent une honte et une peur intériorisées. E. se protège contre le regard stigmatisant des homosexuels, une minorité déjà largement marginalisée. En se dérochant au narrateur, il tâche de fuir la souillure liée au sida. Son attitude pourrait bien s'expliquer par une volonté d'éviter le pire, à savoir le scandale et le rejet concomitant. Force est de constater que l'imaginaire du sida imprègne, paradoxalement, la communauté gay. Quoique la débauche soit réciproque, Pascal De Duve est perçue comme un paria aux yeux d'E.

D'autre part, étant une maladie inexorablement fatale, le sida ramène l'homme à son essence mortelle, accentue sa conscience de la finitude et anticipe sur sa mort. Ainsi, E. s'est éclipsé, refusant de frôler la mort puisque le corps de l'autre, diffuseur du germe de la fin, anticipe sur sa chute imminente. Son attitude correspond à un acte de défense dans l'espoir de se soustraire à la réalité, une manière de retarder la sentence. En détournant le regard d'un agent mortel, l'instinct de survie prime alors sur toute aventure : « tout être humain naît en sûreté de mort. Ce que nous appelons dangers de mort ne sont que les circonstances favorisant l'échéance » (p. 35).

Parallèlement, le silence d'E. laisse apparaître une situation extrême où la parole se révèle incongrue. Le sida fait surgir les limites du langage face à un corps en perpétuelle déchéance. Le « corps crépusculaire » du sidéen, confronte E. à l'impen-sable et le frappe de mutisme. Le silence traduit alors le désespoir et l'impuissance. Il pourrait se lire comme un cri strident, une plainte, qui demeurent sans écho au fond du précipice. Sachant l'autre dans une

zone de menace irrévocable, le silence rime avec l'absence, la perte et la mort.

La situation traumatique de Pascal De Duve ne le laisse voir que l'abandon et le vide autour de lui. Sa colère monte en crescendo : du reproche, son indignation se transforme en révolte atteignant l'insulte. La fuite d'E. est ressentie comme une humiliation qui le dégrade et l'anéantit : « E., selon tes dires, notre histoire était la plus longue de celles que tu avais vécues avec un garçon. Ai-je été, à notre insu et à l'initiative de ton inconscient, le cobaye d'une « expérience limite » ? » (p. 75). Se dérobant à un moment crucial, à savoir la phase avancée de la maladie, E. adhère au jeu social de l'hypocrisie. Devant la réalité crue du sida, il s'esquive. Son discours contredit sa conduite et s'écroule devant l'épreuve. Cet air de fausseté met en relief l'image angoissante de la maladie et dénuce la fragilité des relations entre les mêmes malades atteints du virus : « pour Sartre, « les salauds sont [...] des gens qui mettent leur liberté à se faire connaître comme bons par les autres, alors qu'en réalité ils sont mauvais à cause de leur activité même ». E., tu es un salaud au sens sartrien. Derrière une façade fleurie et soignée tu caches une ruine de laideur. Mais il y en a tellement comme toi... » (p. 115).

Révolté contre la déloyauté d'E., Pascal De Duve diabolise la conduite de son amant. Cette fois, il se détourne de sa vilenie et il se focalise sur son humanité en péril. Délaissé, sa considération de soi s'avère en jeu. L'abandon s'impose comme un verdict sans appel, un rejet déshumanisant : « E., la façon dont tu m'as laissé tomber, ainsi que tes motifs inavoués me permettent de t'accuser de crime contre mon humanité » (p. 94).

Sur l'autel des intérêts personnels, E. consentit à immoler ses passions. Par conséquent, le narrateur devient le bouc émissaire qui s'offre dans les situations infranchissables. L'individualisme et la peur dénouent donc les relations les plus solides et E. s'affranchit dès lors de tout devoir de solidarité et de soutien. L'autre devient une menace, un ennemi, comme l'est déjà la maladie. Abandonné à son propre destin, dépourvu de l'attention qu'il devrait recevoir, l'accusation semble dépasser E. en personne pour sous-entendre une sorte de manifeste condamnant l'indifférence, la négligence et la fuite devant le sida. En fait, la négligence tue, symboliquement, le sidéen. Une telle violence affective efface sa présence, occulte sa voix et le réduit au néant.

Fragilisé conjointement par la maladie et un amour trahi, Pascal De Duve entreprend un voyage à bord d'un cargo. Conscient de la doxa stigmatisant l'épidémie, il garde son secret, durant cette traversée de l'Atlantique, en s'efforçant d'accommoder son discours et sa conduite aux circonstances, de peur d'éveiller des soupçons et une panique chez les passagers représentant une société en miniature : « il n'y a que pour moi que ce bateau est un Titanic. Je suis le seul à sombrer clandestinement, plombé par un mal qu'il me faut à chaque instant cacher derrière des sourires conventionnels » (. 51).

Dérober son mal aux regards des autres devient un calvaire et l'exercice douloureux d'une altérité altérée. IL s'efforce de cacher son « lourd secret » (p. 86) et s'ingénie à camoufler sa situation. Par discrétion, il se réduit à une présence fantomatique traversant la salle « sur la pointe des pieds » (p. 58) ou avalant discrètement

ses médicaments dans sa « cabine, tel un drogué aux abois » (p. 88). La comparaison véhicule une forte charge émotionnelle qui traduit la souffrance du sidéen qui use de toutes ses ressources pour préserver son secret et se prémunir contre le voyeurisme des autres.

En dépit de sa réserve (« mon secret d'état semble bien gardé, sans que je me sois trahi. Tout va bien, personne n'a l'air de «savoir» », p. 51), il se trouve indirectement ciblé et entouré de préjugés véhiculant la haine, le dégoût et l'intolérance. Dans « le salon des passagers qui est une espèce de parler permanent » (p. 58), l'évocation du sida s'accompagne d'ignorance : « ils parlent parfois du sida. Mal, très mal, à qui pire pire. Ils ne remarquent pas que l'ignorance et le simplisme des uns m'énervent, et que l'intolérance des autres me révolte » (p. 59). En fait, le salon, espace de communication, favorise la diffusion des préjugés. Entre diabolisation et banalisation, le sida échappe aux locuteurs. La méconnaissance et le manque d'informations conduisent à la confusion en faisant prévaloir le discours moralisateur. Une telle approche s'avère déroutante puisqu'elle privilégie le jugement et empêche de voir le sida comme maladie. Pascal De Duve fait appel à une vulgarisation scientifique tenant compte de la spécificité du Syndrome de l'immunodéficience acquise.

Les spéculations morales s'accompagnent d'une réprobation générale provenant de l'homophobie sociale à partir du moment où le sida est conçu de manière inextricablement liée à l'homosexualité :

Pour comprendre les fondements de la déviance dans l'esprit des gens, voyons la notion de l'inconnu. L'inconnu

évoque chez certaines personnes un sentiment de crainte, d'inquiétude. Ainsi, ce qui est étranger à nos us et coutumes engendre les préjugés, idées toutes faites qui vous font penser que vous êtes dans la réalité. Le jugement est un bien vilain défaut que la société nous assène de par les médias et autres diffuseurs de mauvaises images prenant aussi racines dans nos esprits. C'est alors que chacune des « nouveautés » de la nature humaine est perçue comme nuisible avant même une connaissance approfondie (p. 56).

À la lumière de cette réflexion sur la déviance, on peut aisément comprendre la stigmatisation conduisant à la discrimination du sidéen. L'aspect mystérieux de la maladie véhiculé par les médias soutient ce discours hyperbolique. Dès les prémices de la maladie, la presse, comme tous les médias, est un vecteur influent des représentations sociales. On fait état d'une épidémie singulière, étroitement corrélée à l'homosexualité. Faute d'indications précises, les informations fournies déforment la réalité de la maladie, induisent le récepteur en erreur et génèrent une hystérie collective. Se déploie alors tout un réseau linguistique tels que « cancer gay », « peste gay ». Oscillant entre un rapport métonymique et un autre métaphorique, ces appellations confuses ne font qu'implanter la stigmatisation et l'accroître. D'ailleurs, les campagnes de sensibilisation et de lutte contre le sida ont étrangement contribué à cultiver cette stigmatisation. L'une des affiches, citée par le narrateur, « représente, l'une en dessous de l'autre, deux bananes identiques – à ceci près que celle du haut est habillée d'un préservatif » (p. 22). De ce constat, les conjectures foisonnent autour

du sida et les préjugés ne manquent pas de cibler les homosexuels.

Outre l'influence exercée par les médias, les représentations collectives du sida se nourrissent parallèlement des croyances religieuses associant la maladie au châtement : « au petit déjeuner, il fut encore question du sida, avec son cortège d'horreurs et de dureté, évidemment innocente. [...] des mots haineux ou cyniques furent lâchés : « vengeance divine », « sélection naturelle » » (p. 133).

La maladie devient alors une punition auto-infligée à cause de la libération sexuelle. Avant de s'infiltrer dans les croyances populaires, la stigmatisation du malade est préexistante à l'épidémie. L'allusion théologique à la punition du transgresseur semble archaïque et accompagne l'histoire des maladies. Un tel présupposé vise à culpabiliser le malade en cherchant une justification à son malheur du côté de l'au-delà. Ainsi, le sida devient une réprimande divine méritée transformant le sidéen en figure profane.

Avant de cibler l'autre et l'incriminer, ces jugements se présentent, exclusivement, comme des spéculations d'ordre sécuritaire. Comme face à toute épidémie, l'opinion publique s'attache primordialement à assurer sa sécurité. De ce fait, la discrimination à l'encontre des homosexuels comble ce besoin de se sentir à l'abri. Le sida est la maladie de l'autre. Cette perception laisse entrevoir un décalage entre le monde des bien-portants et celui des sidéens qui se réduisent à une présence spectrale, ni voix ni visage, vouée à la négligence et à l'indifférence : « l'épidémie du sida a définitivement explosé. Étrange déflagration qui ne crève les tympans que de ceux qui en sont touchés » (p. 21).

À la lumière de ce qui a précédé, nous nous rendons compte que c'est dans la peur et la méconnaissance que s'élabore et s'amplifie la stigmatisation. « Une société malade d'elle-même » (p. 86), selon l'expression de Pascal De Duve, crée ses propres angoisses en s'appropriant des savoirs effrités et sans fondements, témoin de sa difficulté de se représenter le sida mais, surtout, d'un « désir d'homogénéiser la population à tout prix » (p. 86), « manifeste de l'angoisse à l'idée du moindre changement social » (p. 37).

Devant tant d'intolérance, le narrateur se trouve obligé de mentir pour préserver sa dignité et éviter les « curiosités malsaines » (p. 71). Chaque fois que surgit un accident de santé, il invente des prétextes pour détourner les passagers de son mal. Il s'appuie sur « un banal accès d'hypoglycémie » (p. 62) ou « des baisses de tension sans gravité » (p. 143). Le recours au mensonge traduit deux attitudes antinomiques : d'un côté, en tant qu'acte défensif, le mensonge constitue un comportement de couverture pour se prémunir contre l'intolérance et préserver son intimité, une manière de boucler la communication et fuir l'autre. D'autre côté, il manifeste un désir secret d'intégration. Le mensonge se révèle un détournement de la réalité afin de garder les liens avec l'autre et éviter le rejet. Toutefois, il ne peut longtemps maintenir la comédie et ne tarde pas à s'effondrer en larmes, signe de pressions et d'épuisement. Éploré, il se réfugie constamment dans sa cabine. Cet isolement témoigne d'une auto-stigmatisation ; Pascal de Duve crée son propre lazaret : « ces jours-ci, [mes larmes] sont particulièrement fréquentes, lorsqu'après un reps où j'ai dû crâner, m'efforcer de rire avec les autres, soutenir des

conversations futiles, je me précipite dans ma cabine pour pleurer. Cette tristesse s'apparente un peu à celle des augustes, qui eux aussi, sont obligés de « tenir bon » dans leur rôle » (p. 35).

La stigmatisation intériorisée accentue son sentiment d'insécurité ; c'est pourquoi le retour à la cabine l'abrite des regards et lui permet de s'approprier son humanité déjà outragée. Sa souffrance s'exacerbe jusqu'à l'effondrement. Ses larmes manifestent le débordement du discours haineux, des agressions verbales qui le propulsent dans la solitude. Son témoignage poignant s'apparente, d'ailleurs, à un gémissement. Il renvoie à l'effritement, au morcellement et à la pulvérisation de tout son être : « dans ces situations pénibles, mon cœur s'arc-boute sur une paire de béquilles branlantes, comme raccommodées par des vieilles ficelles. [...] Ensuite, dans la solitude de ma cabine, il arrive que les béquilles s'effondrent et que je fonde en larmes, de tristesse et de tension nerveuse » (p. 133).

Comme ostracisé, Pascal De Duve sombre dans la solitude à la recherche d'une paix intérieure, d'un espace réconfortant lui permettant d'accéder à sa liberté. D'ailleurs, dans son article intitulé *Solitude et Maladie*, Luciano Sandrin définit la solitude comme étant :

une condition psychologique qui naît du manque de rapports interpersonnels significatifs ou par la discordance entre les relations humaines qu'un sujet désire avoir et celles qu'il a effectivement qui peuvent être insatisfaites en raison de leur nature, de leur nombre ou de l'incapacité du sujet lui-même d'établir ou maintenir des

rapports positifs et significatifs avec les autres².

Une telle réflexion nous revoie à deux espaces à la fois distincts et corrélés, à savoir l'espace psychologique et celui social. L'écart entre les attentes du sidéen et la réalité tragique imprégnée de préjugés, impose la solitude. Cet écart du groupe ne manque pas de douleur. Devant l'arsenal des préjugés, il connaît des difficultés relationnelles. Il éprouve, au fond de lui, du mal à s'accommoder avec la logique des autres, incapable de souscrire au discours dominant mais forcé à participer à la comédie sociale : « j'ai dû, par politesse, acquiescer, renchérir même, tout en évitant d'exprimer autre chose que ce qu'apprend au grand public la simple vulgarisation. La manifestation de connaissances plus approfondies eût été suspecte : ils savent bien que je ne suis pas étudiant en médecine » (p. 133). Face à l'intransigeance sociale, il se trouve dépouillé de sa propre voix, ce qui accentue sa marginalisation. Le sidéen est condamné à vivre dans l'ombre devant le rapport inégalitaire du jeu social. Les préjugés, bien enracinés, prennent le dessus et anéantissent tout discours sur le sida qui reste l'apanage de l'institution médicale.

Devant une réalité accablante, le sidéen vit l'expérience de son corps et de l'altérité comme un exil. Travaillé par la maladie, le corps devient étrange et étranger, méconnaissable, un corps exproprié. Ainsi, il est, symboliquement, exclu de l'espace corporel comme habitat, synonyme de rassurance et de bien-être. Parallèlement, il représente, dans l'espace social, un danger imminent, support des représentations les plus horribles. Ne peut-on pas lire la réflexion de Pascal De Duve sur la

notion du prochain comme une conscience aigüe d'une altérité fuyante, illusoire et quasi impossible : « notre prochain – cette notion chrétienne a quelque chose de futur, comme si les commandements dont nous sommes le sujet et lui l'objet ne s'étaient jamais accomplis, et ne le seraient que dans un vague avenir. C'est ce qu'on pourrait appeler la procrastination de l'application de bonnes intentions » (p. 141).

Désarçonné, Pascal De Duve trouve du réconfort auprès de Nicole, une passagère qui a gagné sa confiance. Elle a manifesté, tout au long du voyage, une attitude généreuse. Face à ses crises de santé, elle l'a constamment entouré d'attention. Par sa sincérité et sa disponibilité, se démarquant des autres, elle a bénéficié de sa considération : « Dans l'ascenseur [...] je chancelai brusquement, basculant les autres personnes. Arrivés en bas, tout le monde sortit – sauf Nicole. Sacrifiant sa visite des machines, elle me conduisit à l'étage de nos cabines ; nous avons bavardé un peu dans le salon vide. Ses douces caresses verbales me réconfortèrent » (p. 63). La métaphore de la caresse répond au besoin de communication. Comme la caresse, la communication est la rencontre de deux entités acceptant l'un l'autre. Il n'est pas sans intérêt de souligner qu'

en donnant la parole à l'autre nous lui permettons la liberté de dire ce qu'il veut, à qui il veut, quand il veut. Au-delà du contenu de la communication ce qui implore, c'est de donner cette liberté, non pas l'offrir généreusement comme un cadeau bienveillant, mais l'autoriser et surtout l'admettre comme un moyen de communiquer d'individu à individu³.

Traité avec égard, le narrateur juge Nicole digne du secret. Si Pascal De Duve s'est tu au début pour se préserver, le sens de l'écoute et les qualités humaines chez Nicole instaurent une confiance entre eux. Nicole devient le modèle d'une société clémente à laquelle aspire Pascal De Duve dans son projet scriptural, une société prônant « la simplicité de vie, la chaleur sincèrement humaine, la vraie liberté dans une région magnifiquement préservée des vices de plus en plus patents de notre société [...] » (p. 86).

Loin de tout appel à la commisération, le sidéen n'aspire qu'à sa liberté, le seul garant de sa dignité, son individualité et son humanité. L'apitoiement sur son sort ne constitue qu'outrage, accentuant sa stigmatisation en tant que malade lamentable. Le narrateur assume pleinement sa responsabilité et manifeste une conscience aigüe de sa déchéance : « je meurs de mes mœurs, je trépane de mes passes » (p. 50). Toutefois, il trouve l'attendrissement avilissant. À bord de ce cargo, il ne cherche qu'à éviter « un éventuel phénomène d'exclusion assorti ou non d'un vent de panique ; pour éviter aussi, ce qui serait probablement pire : n'être vu que comme sidéen à consoler, à entourer d'attentions particulières par pitié » (p. 88).

Invitant à considérer la maladie comme une expérience humaine, signe de vie et gage de son exercice fervent, il met en exergue le lien étroit entre vie et risque : « dans l'existence (et jusqu'à preuve du contraire), cent pour cent de ceux qui ont tenté leur vie ont gagné la Mort » (p. 109). Pascal De Duve invite à méditer sur sa philosophie de vie : le sida et la mort ne représentent pas le comble de la misère humaine, d'autres malheurs semblent plus dignes à consoler à savoir passer à côté de la vie, exister sans avoir réellement vécu :

« réservons plutôt notre compassion aux humains qui, sur leur lit de mort, épris d'un ultime et fatal sursaut d'horreur en se rendant compte trop tard, qu'ils sont en train de mourir sans avoir vécu » (p. 89).

Éprouvant le besoin de témoigner sur sa condition, de mettre en mots sa douleur, il se décharge auprès de Nicole au biais d'une longue lettre où l'aveu se condense. Il lui recommande de ne lire son témoignage qu'une fois débarquée. Quoique cet aveu demeure sans réponse, il présente un acte testimonial véhiculé par l'ensemble du livre : « ceci est un testament – au sens étymologique : un témoignage » (p. 69). Pascal De Duve « préfère être qualifié d'écrivain » (p. 78) qui transpose les affres de la maladie et transcrit la réalité du sidéen sous l'emprise d'une société intolérante. Ce souci de véracité et « d'impulsion documentaire » permet au narrateur de reconquérir sa voix et par conséquent de se réappropriier le discours sur son corps et sa maladie. Sous le phénomène de marginalisation, même le savoir médical semble fragile et tâtonnant, échappant aux pratiquants :

Ma passion de la vie et ma boulimie de science en sidologie (impressionnant tous les médecins, stupéfaits de m'entendre manier avec fluidité un vocabulaire pointu auquel ils ne sont pas encore habitués eux-mêmes ; c'est souvent moi qui dirige la consultation à coups de suggestions, et il ne leur reste alors plus qu'à rédiger leurs ordonnances en silence) ne me laissent guère le temps d'être vraiment angoissé. (p.142)

Le discours du sidéen rivalise alors avec celui du corps médical et semble ironiquement le dépasser. Cela donne une valeur

propédeutique au témoignage sur le sida, assurant l'éducation du public. Il permet, également, de compléter le dire médical et de tenir compte d'une maladie mutante difficile d'être cernée ou conceptualisée dans un discours uniforme : « mon corps vit une mutation perpétuelle pour laquelle je me passionne. À chaque avatar (fièvre, douleur, malaise, ...), je cherche à savoir ce qui se passe, pourquoi ça se passe. Je suis un mutant » (p. 142).

Par la publication, cette mise à nu de la condition du sidéen devient publique et sollicite l'urgence d'agir éthiquement et politiquement en faveur des malades. Pascal De Duve invite le cœur avant l'esprit à accueillir son message, à être sensible à une maladie déchirante : « je désire que vous brûliez cette lettre. Je souhaite que vous n'en gardiez que dans votre cœur, puisque c'est le mien qui a parlé » (p. 89).

Ce témoignage lui permet, en conséquence, la reconnaissance d'un statut identitaire au moment où la marginalisation ne fait qu'annihiler son être et son devenir. En se construisant une mémoire, il inscrit son histoire dans l'actualité et s'assure une visibilité, l'arrachant au mutisme et à l'imperceptibilité. Face à une société murée dans l'intolérance, Pascal De Duve se fait le porte-parole de toute une génération blâmée et stigmatisée par la maladie. Avec le truchement de l'écriture, il brise la muraille du silence pour laisser résonner son appel et donner, conjointement, une voix à ceux que la peur et la haine enveloppent : « Écrire, persévérer, terminer. Parce que je suis le porte-plume de mes frères sidérés qui calfeutrent dans le mutisme. Je veux être un ambassadeur de l'espoir au pays du désespoir » (p. 65).

À travers son œuvre, il ambitionne de bouculer le discours conservateur et erroné

sur le sida, changer les représentations classiques donnant à voir le sidéen comme une figure suspecte et menaçante. Témoigner sur sa maladie et livrer une expérience singulière lui permettent de dialoguer avec les représentations existantes et d'en négocier la validité. Le narrateur revendique un changement des conditions du sidéen et élève sa voix contre l'injustice et la discrimination : « je ne saisis pas réellement le sens moral de la foi. En revanche, il va de soi que je comprends le sens moral de l'action juste » (p. 173).

En somme, Pascal De Duve se veut d'un courage communicatif, contrairement

à la lâcheté de son amant. Son témoignage est une lutte contre l'intolérance à l'encontre des sidéens. En déchirant le silence, il s'offre un espace lui assurant la survie et légitimant un nouveau regard. L'écriture autopathographique acquiert une valeur testimoniale qui libère le discours sur le corps et la maladie des stéréotypes des représentations.

Ce regard, quoique subjectif, véhicule un savoir supplémentaire sur la maladie. Il constitue la pierre angulaire légitimant la négociation de changer de regard et un approfondissement à l'égard du malade et de la maladie.

BIBLIOGRAPHIE

Charlotte Pezeril, « Le dégoût dans les campagnes de lutte contre le sida », *Ethnologie française*, 2011, p. 79-88.

Éric Van Der Schueren, « Pascal De Duve : les Izotopies du sida », *Textyles* [en ligne], 1997, mis en ligne le 15 octobre 2012.

Peter H. Stephenson, « Le sida, la Syphilis et la stigmatisation. La genèse des politiques et des préjugés », *Anthropologie et Sociétés*, 15, 1991, p. 91-104.

NOTES

1. Pascal De Duve, *Cargo Vie*, Éditions Jean-Claude Lattès, 2009, p. 15. Toutes nos références renvoient à cette édition.

2. Luciano Sandrin, « Solitude et Maladie : un regard psychologique », <http://www.camilliens.fr/reflexion3.pdf>

3. José Davin et Michel Salomard, *Réveiller les forces vives : l'accompagnement des jeunes et d'adultes handicapés ou en difficulté*, Éditions du Cerf, 1997, p. 137.